

Un nouveau tome du « Séminaire » du psychanalyste français Lacan met le fantasme en équation

ÉLISABETH ROUDINESCO

Depuis qu'en 1915, dans sa *Métopsiologie*, Sigmund Freud a comparé le fantasme (*Phantasie*) – représentation imaginaire du sujet – à un « sang-mêlé », né d'un mariage entre l'inconscient et le conscient, ce concept à deux faces a fait l'objet de débats permanents dans la communauté psychanalytique internationale. Ainsi Melanie Klein l'a-t-elle défini comme strictement inconscient, privilégiant, de facto, la réalité psychique au détriment de la réalité matérielle. De son côté, l'école française a développé une interrogation sur les fantasmes originaires refoulés (scène primitive) en s'appuyant sur le Freud de 1897. A cette date (21 septembre), celui-ci avait abandonné la théorie dite « de la séduction » pour celle du fantasme, afin de ne pas limiter l'origine de la névrose à un trauma réel : un abus sexuel dans l'enfance, par exemple.

Au moment même de la publication de ses *Écrits*, qui lui assurent une gloire internationale, grâce à son éditeur, François Wahl, Jacques Lacan (1901-1981) reprend ce débat dans son séminaire de 1966-1967, *La Logique du fantasme*, dont le texte est fort bien établi aujourd'hui par son gendre Jacques-Alain Miller, coauteur de l'ensemble de son œuvre orale. A l'époque âgé de 22 ans, celui-ci était l'élève de Louis Althusser à l'École normale supérieure, où se tenait le séminaire de Lacan. Autant dire qu'il imprime sa marque à cet enseignement, avec le soutien enthousiaste du maître, qui le cite sans cesse et lui donne la parole. Miller est en effet un excellent logicien, qui va contribuer à une transformation progressive par Lacan du modèle structuraliste – issu des linguistes Ferdinand de Saussure et Roman Jakobson, présent dans l'auditoire – en un modèle mathématique pouvant rendre compte « scientifiquement » des concepts de la psychanalyse.

Aussi bien Lacan mobilise-t-il tous les grands noms de la logique moderne – Bertrand Russell et ses paradoxes, George Boole et sa structure algébrique, Auguste De Morgan et ses intersections, Gottlob



Jacques Lacan, à Paris, en mai 1965. MARTINE FRANCK/MAGNUM PHOTOS

Frege et son calcul des prédicats, Georg Cantor et sa théorie des ensembles, Felix Klein et sa topologie des groupes –, pour transformer la conceptualité freudienne du fantasme en une logique universelle de la psyché humaine, fondée sur la division de l'Un en deux et sur la quête humaine d'une totalité perdue : mythe platonicien, présent aussi dans la Genèse lorsque Dieu donne une compagne à Adam, puis chasse le couple du paradis.

Grand Autre et petit « a »

La logique du fantasme s'énonce donc dans la formule $S \circ a$. « S » barré : sujet divisé par le signifiant et l'ordre symbolique (grand Autre). « Poinçon-losange » : inclusion ou exclusion de l'un par l'autre et aussi vulve de la femme. Petit « a » : objet du désir en état de permanente dérobade, présent chez chaque sujet. Les relations entre les humains sont donc tragiques puisque fondées sur une non-complémentarité des sexes, chacun étant voué à lutter fantasmatiquement contre l'autre.

Ce séminaire riche et complexe, truffé de graphes, de formules mathématiques et de renvois à Descartes, avec un com-

mentaire célèbre du cogito comme fondement de la science et de la psychanalyse, est différent des précédents. Il ne comporte ni index, ni annexe, ni bibliographie, et il est coédité par Le Champ freudien, maison d'édition fondée par Miller en 2011, et « destinée à accueillir Le Séminaire de Lacan ». Elle se distingue de « l'ancienne collection éponyme du Seuil », créée par Lacan en 1966 et qui continue à accueillir son œuvre écrite, selon le vœu de celui-ci. Les éditions Seuil sont donc désormais partenaires de l'autoédition par Miller de l'œuvre orale de Lacan, dont il est le coauteur.

Quant à l'illustration de couverture – l'Adam Kadmon de la kabbale –, elle signifie que *La Logique du fantasme* serait la résurgence d'une tradition occultiste et ésotérique du judaïsme : l'homme primordial symbole de l'Un non divisé. Or, Lacan en donne une interprétation opposée – l'Un se divise en deux – en se référant à la mosaïque de la *Création du monde* située dans l'avant-nef de la basilique Saint-Marc de Venise : elle magnifie « sublimement », dit-il, « l'idée infernale de Dieu » imposant à l'Adam Kadmon (le Un) d'avoir une compagne issue de son corps (Un divisé en deux).

Cette mosaïque byzantine n'a rien à voir avec le Terminator néogothique et transhumaniste choisi pour la couverture de *La Logique du fantasme*, laquelle laisse entendre qu'il s'agirait d'un texte kabbalistique pour initiés. Ce n'est pas le cas. Tel quel, ce passionnant séminaire reste une étape majeure dans l'évolution de la pensée de Lacan. ■

LE SÉMINAIRE.

LIVRE XIV.
LA LOGIQUE
DU FANTASME,
de Jacques Lacan,
édité par
Jacques-Alain Miller,
Seuil/Le Champ
freudien, 426 p., 27 €.
Signalons, du même
auteur, la parution de
Premiers écrits, Seuil,
« Le champ freudien »,
154 p., 20 € ; en poche,
des Formations de
l'inconscient, Points,
« Essais », 736 p.,
13,90 €.

Vertu de l'entreprise diverse

Bien que sociologues et économistes mettent régulièrement en évidence les discriminations dont sont victimes les femmes et les minorités ethnoraciales dans les entreprises, le capitalisme contemporain n'a cessé de proclamer sa passion pour la diversité. Quelle entreprise ne revendique-t-elle pas aujourd'hui d'attirer des talents divers ou de stimuler l'expression de la créativité de chacun de ses salariés ? La diversité n'est plus seulement une prescription légale ou une cause à soutenir par du mécénat hors des entreprises. Elle est devenue, au tournant du XXI^e siècle, bonne pour le business. Pour mieux comprendre cette nouvelle idéologie et déchiffrer l'énigme qui entoure son apparition dans le discours gestionnaire, Laure Bereni a rencontré un grand nombre de « managers de la diversité » dans les quartiers d'affaires de Paris et de New York. Celles (surtout) et ceux qui sont chargés d'apposer au quotidien le « sceau de la vertu » sur les pratiques des grandes entreprises sont en effet une pièce essentielle du puzzle capitaliste contemporain. Leur travail est le même des deux côtés de l'Atlantique : en écrivant au quotidien une nouvelle « équation entre la différence, l'équité et le profit », ils pèsent moins sur la réalité du travail dans les entreprises que sur la frontière symbolique qui sépare celles-ci de la société. L'entreprise diverse devient ainsi un modèle pour la société dans son ensemble. ■ GILLES BASTIN



► *Le Management de la vertu. La diversité en entreprise à New York et à Paris*, de Laure Bereni, Presses de Sciences Po, 288 p., 25 €.

Un autre art russe

A l'opposé des histoires de l'art traditionnelles visant l'exhaustivité, les concepteurs de ce volume ont opté pour une démarche aussi éclectique que possible. Ayant choisi trente tableaux emblématiques de la peinture russe du XIX^e siècle, ils ont demandé à des historiens, des philosophes et des écrivains, russes et français, de les commenter. Chaque reproduction d'une toile (la première datant de 1801, la dernière de 1906) est suivie d'un essai, où l'œuvre est vue à travers le prisme tantôt esthétique, tantôt sociologique, tantôt littéraire. L'ensemble de ces textes forme une mosaïque insolite, qui permet de sortir les œuvres de leur contexte étroitement russe et de les placer dans celui de la peinture européenne, ce qui, paradoxalement, contribue à accentuer leur « russité ». Le



lecteur découvre ainsi tout un pan de l'art pictural russe, qui n'est pas celui des « carrés noirs » avant-gardistes, ni celui des icônes médiévales, mais un reflet des courants qui traversaient à l'époque la peinture européenne : académique, classique, réaliste... Une expérimentation audacieuse et pleinement réussie. ■ ELENA BALZAMO
► *Penser l'art russe du XIX^e siècle. 30 tableaux vus autrement*, sous la direction d'Olga Medvedkova et Philippe Malgouyres, Mare & Martin, « Arts et histoire de l'art », 342 p., 37 €.

Bonnes affaires coloniales

Sur l'empire colonial français, à propos duquel tant a déjà été écrit, voici un livre neuf. Publié dans la collection « Eco-histoires », qui fait une belle place aux tableaux et aux graphiques à l'appui de la narration, il propose une relecture globale très maîtrisée des enjeux économiques de la colonisation. Ici, pas de jugements ni d'emphase, mais un propos clair, dense et chiffré pour revisiter des idées reçues bien installées. L'historiographie est en effet restée tributaire d'un livre pionnier, *Empire colonial et capitalisme français*, de Jacques Marseille (Albin Michel, 1984), défendant l'idée d'un désintérêt des milieux d'affaires pour des colonies réputées coûter trop cher au contribuable. Les données établies par Denis Cogneau et l'équipe d'économistes ayant épluché avec lui les archives



montrent précisément l'inverse : bien des entreprises firent de bonnes affaires dans l'empire, où la dépense publique fut toujours dérisoire. Les colonisés ont « payé pour leur propre domination », sans que les infrastructures, routes ou écoles, vantées par le discours colonial, se soient concrétisées. ■ ANDRÉ LOEZ
► *Un empire bon marché. Histoire et économie politique de la colonisation française, XIX^e-XX^e siècle*, de Denis Cogneau, Seuil, « Eco-histoires », 500 p., 24,50 €, numérique 18 €.

EXTRAIT

« Le cogito cartésien, je ne l'ai pas choisi au hasard. Si je l'ai fait, c'est parce qu'il se présente comme une aporie, une contradiction radicale au statut de l'inconscient (...). Et s'il se trouvait qu'après tout, ce cogito soit le meilleur envers qu'on puisse trouver au statut de l'inconscient ? (...). Nous pouvons déjà présumer que ce n'est pas invraisemblable, puisque (...) qu'aucune découverte de ce qu'il en est de l'inconscient ne pouvait même se concevoir avant la promotion inaugurale du sujet du cogito, en tant que celle-ci est co-extensive de l'avènement de la science, qui constitue une ère structurante pour la pensée, et hors de laquelle il n'y aurait pu y avoir de psychanalyse. »

LE SÉMINAIRE. LIVRE XIV, PAGES 83-84

Défis environnementaux : hiérarchiser les priorités

« Vortex. Faire face à l'anthropocène », de Laurent Testot et Nathanaël Wallenhorst, est une utile synthèse sur un sujet brûlant

MARIE-HÉLÈNE FRAÏSSÉ

Le temps du déni est derrière nous. L'humanité a altéré dangereusement la planète qui l'a vue naître puis croître de manière exponentielle. Avec pour conséquence un legs empoisonné dont on mesure déjà les effets. L'usufritière abusive a le blues. Par quel bout commencer pour enrayer la machine infernale ? Dans ce contexte, où tout un

chacun se sent simultanément coupable et victime, *Vortex. Faire face à l'anthropocène* est un utile ouvrage de synthèse, rédigé d'une double plume alerte. Celle d'Alain Testot, journaliste scientifique, spécialiste d'histoire globale et auteur de *Cataclysmes. Une histoire environnementale de l'humanité* (Payot, 2018). Et celle de Nathanaël Wallenhorst, docteur multidisciplinaire (sciences politiques, environnement, éducation), auteur prolifique d'essais politiques, environnement, éducation), auteur prolifique d'essais plutôt moins pessimistes que son coauteur, tel *Mutation. L'aventure humaine ne fait que commencer* (Pommier, 2021). Ce tandem s'est formé sur l'idée

que, malgré notre écoanxiété, nous manquons d'éléments suffisants pour nous faire une opinion solide et hiérarchiser les priorités. A cette fin, il commence par démasquer les contrevérités les plus communes : non, les énergies – du bois au tout-électrique, en passant par le charbon et le pétrole – ne se substituent pas l'une à l'autre, mais s'additionnent. Non, le critère d'évaluation d'une vie bonne ne devrait pas être le niveau de revenu mais l'indice de bien-être. Petit manuel d'« anthropocène pour les nuls », *Vortex* prend également le parti, rare sur un tel sujet, d'en rire à l'occasion.

Sans prétendre apporter des réponses définitives, il en esquisse certaines, dans les cinquante dernières pages, qui « passent les solutions systémiques au banc d'essai ». Parmi elles (moins techniques que politiques) : la quête d'une gouvernance environnementale planétaire et (plus accessible à moyen terme) l'inscription dans nos constitutions de l'impératif de contenir le réchauffement climatique global et de maintenir la biodiversité. C'est peu, au terme de plus de trois cents pages consacrées à l'inventaire de nos maltraitements de la planète, à leurs effets désastreux à court et moyen terme, ainsi

qu'aux remèdes parfois pires que le mal qui ont été jusqu'ici appliqués. Mais c'est aussi le mérite de ce livre-digest : dresser une liste de pistes à explorer, assortie de multiples mises en garde contre les pseudo-solutions. Plusieurs exemples éclairants sur ce dernier point concernent, par exemple, les arbres. En planter, ainsi que le font de nombreuses firmes industrielles pour « verdier » leur image, ne saurait être qu'une entreprise anecdotique contre le réchauffement climatique. A moins, peut-être, d'utiliser à grande échelle une palette d'essences diverses adaptées aux variations prévisibles du

climat. Mais « laisser le carbone où il est, dans son stockage géologique », se révèle autrement « plus efficace que de le libérer et le capturer par les arbres ». Sobriété énergétique, sobriété tous azimuts, telle semble être la stratégie la plus plausible dans l'immédiat. Reste cependant à ne pas s'en tenir là. *Vortex* contribue à nous donner quelques précieux repères pour la longue route qui est devant nous. ■

VORTEX.

FAIRE FACE À L'ANTHROPOCÈNE,
de Laurent Testot
et Nathanaël Wallenhorst,
Payot, 416 p., 24 €.